

LES TENDANCES DU MOUVEMENT LITURGIQUE EN OCCIDENT

PAR
TH. MAERTENS

Ce titre est à peine écrit que je m'empresse de le corriger et d'en délimiter exactement l'objet. L'Occident, en fait, dans les quelques notes qui vont suivre, se limitera à la France et à la partie francophone de la Belgique. Au surplus, quand je parle de tendances, je me place automatiquement à l'avant-garde; en réalité, ces tendances sont communes déjà à un grand nombre de liturgistes et de pasteurs, mais elles ne sont pas encore entièrement vécues et partagées par toutes les paroisses de l'Eglise occidentale. Je décrirai donc l'idéal que partagent les spécialistes de la liturgie et un nombre toujours plus élevé de pasteurs, je ne décris pas pour autant la réalité actuelle de l'Eglise, qui est sans aucun doute en deça de cet idéal. Enfin, pour donner à ces notes une certaine unité, j'envisagerai les principales tendances du mouvement liturgique actuel en fonction de l'oecuménisme. J'avoue d'ailleurs que je n'aurai aucun effort à faire, aucun trait à accentuer pour présenter les valeurs oecuméniques de notre mouvement: dans la mesure où ce mouvement est authentiquement mouvement d'Eglise, il ne peut que rencontrer le problème oecuménique.

i. Bible et Liturgie.

Un des premiers traits remarquables est la convergence qui s'opère entre le mouvement liturgique et le mouvement biblique. La liturgie utilise abondamment l'Ecriture Sainte au point que l'on peut dire qu'elle est le lieu normal de la lecture de la Parole de Dieu et de son commentaire. La Parole de Dieu, proclamée de voix par les prophètes de l'Ancien Testament, a été comme mise en conserve dans l'Ecriture, pour être à nouveau proclamée par les nouveaux prophètes que sont, dans l'Eglise actuelle, les lecteurs, diacres et prêtres. La Liturgie célèbre donc l'accomplissement, au sein de la communauté paroissiale, des thèmes bibliques; elle les rend actuels et présents dans cette communauté.

Ce procédé de la liturgie, par lequel elle accomplit dans l'actuel les thèmes et les figures de l'Ecriture, entre dans la catégorie de ce qu'on appelle la typologie. Plusieurs travaux récents ont permis de

préciser les lois de cette typologie liturgique. Il faut signaler les travaux du R. P. Danielou sur cette question, ainsi que des ouvrages d'ordre plus directement exégétique comme ceux que réunit, chez nous, la collection «Lumière et Vie».

La remise en valeur de cette fonction typologique de la liturgie pose cependant beaucoup de problèmes. On sait que la liturgie de Rome a fini par s'imposer exclusivement à tout l'Occident pour des raisons d'ordre accidentel. Or cette liturgie était de loin la plus pauvre au point de vue biblique : la sobriété romaine n'a guère admis une utilisation de l'Écriture aussi développée que la liturgie de Gaule ou celle d'Espagne, à fortiori que celles d'Orient. C'est pourquoi les liturgistes qui sont soucieux de rendre à la liturgie sa fonction d'accomplissement de l'Écriture envisagent un projet de réforme du lectionnaire de la messe, qui ajouterait une leçon de l'Ancien Testament aux deux leçons qui subsistent actuellement, qui modifierait le choix de ces leçons et laisserait même une certaine liberté dans ce choix. Une réunion internationale de liturgistes se réunit précisément dans quelques jours pour mettre ce projet de réforme au point.

Sans attendre ces réformes, un courant commence à créer des célébrations nouvelles qu'on appelle parfois «veillées bibliques». Ces veillées sont de véritables célébrations liturgiques autour de l'Écriture, elles sont construites sur le plan idéal d'une célébration, que constitue encore, grosso modo, l'avant-messe : lectures, chants de répons, prière silencieuse, prière du célébrant. Plusieurs paroisses, qui ont déjà adopté cette formule de réunions de prières à certain temps de l'année comme pendant le Carême s'en montrent très satisfaites et compensent par là la pauvreté biblique de la liturgie romaine. On trouvera un excellent projet de veillées de ce genre pour le Carême dans la brochure du Centre de Pastorale liturgique de France : *Montons à Jérusalem*.

L'appauvrissement biblique de notre liturgie remonte à la période des invasions barbares, lorsque, pour sauvegarder au moins l'essentiel, le pape Grégoire réduisit considérablement le lectionnaire ancien. C'est donc vers un état antérieur aux invasions que nous retournons, vers une période de communion avec l'Orient.

Mais ce retour n'est pas seulement matériel : ce n'est pas parce que nous aurons recouvré une plus large part de lectures d'Ancien Testament comme l'Orient que nous aurons fait beaucoup pour la communion. En fait cependant, ce retour à la typologie liturgique postule un important changement dans la mentalité théologique et dans

la catéchèse. La théologie scolastique a habitué l'occidental à trouver la réalité des choses dans leur causalité efficiente. C'est ainsi qu'on pense un sacrement en fonction de ce qu'il produit, c'est par leurs effets que l'on distingue et que l'on définit les signes de la grâce. Or cette conception, parfaitement logique sur le plan rationnel et strictement théologique, n'a jamais été celle de la liturgie. Celle-ci cherche davantage la réalité dans la formalité même du rite. Alors que le théologien scolastique définirait l'eau baptismale à partir de ses effets : laver, purifier, nettoyer, la liturgie la définit par les eaux salvifiques de l'Ancienne économie : l'eau du Paradis, l'eau de la Mer Rouge, l'eau du Rocher, etc...

On voit donc que le retour aux lois de la typologie liturgique entraîne avec lui une modification dans la structure habituelle de pensée en Occident qui, d'analytique qu'elle était, tend à redevenir plus synthétique et du même coup, plus proche de la pensée traditionnelle de l'Eglise d'avant la séparation. Sur ce point donc, il est assez manifeste que le mouvement liturgique actuel tend à faire oeuvre de communion en rejoignant une structure de pensée plus traditionnelle dans l'Eglise, par delà le modernisme, le rationalisme, la réforme et la scolastique. Ce retour à la structure traditionnelle ne se fait d'ailleurs pas d'une manière exclusive : la typologie profite beaucoup de l'exégèse moderne. Même si celle-ci se cantonne encore trop dans l'étude critique et rationaliste, elle permet cependant de classer les textes bibliques avec plus d'exactitude et d'apporter à la typologie un sens historique qui ne peut que l'enrichir en soulignant davantage encore la note d'accomplissement final propre à la liturgie des «derniers temps». On ne pourrait donc pas dire que de le retour à la mentalité typologique ancienne soit simplement comparable au retour de l'enfant prodigue chez son père : en réalité l'enfant ne rentre pas les mains vides et le long détour qu'il a fait au cours de son périple lui a permis de ramener à la maison paternelle des richesses incontestables qui revivifieront la tradition de l'Eglise.

2. Une Communauté Liturgique Vivante.

Une dimension assez neuve s'est adjointe au mouvement liturgique en Occident depuis la dernière guerre. C'est ce qu'on appelle généralement la dimension pastorale. Comme tout vocabulaire nouveau, cette expression a tout d'abord recouvert un complexe assez flou mais qui va sans cesse en se précisant.

Depuis la Renaissance, l'Occident souffre d'un individualisme

très prononcé qui a déteint considérablement sur la religion des fidèles, la réception des sacrements, l'assistance à la messe et toutes les démarches dites «liturgiques» ont été conçues comme des démarches d'ordre individuel et même intérieur. Même lorsqu'on a envisagé de faire participer les fidèles à la messe : c'est par un procédé individualiste comme le missel qu'on y est provisoirement parvenu. Effectivement, durant toute cette période, on appelait «liturgistes» les érudits qui se plaisaient à dater d'anciens manuscrits liturgiques ou les canonistes préoccupés de codifier le plus strictement possible le culte, au point qu'un «manuel de liturgie» à l'usage des séminaires était exclusivement un manuel de Droit Canon. La liturgie était réduite à n'être plus que l'objet d'investigations scientifiques, nous dirions presque archéologiques, ou la codification de rites tout-à-fait extérieurs au culte proprement dit. Le curé liturgiste idéal de l'époque était celui qui parvenait à vivre dix ou quinze siècles en arrière et à observer le plus scrupuleusement possible les rubriques.

Or, depuis la guerre, grâce surtout aux exigences d'un laïcat de plus en plus ouvert au problème religieux, la liturgie n'est plus restée l'apanage des érudits ni celui des canonistes : elle est devenue avant tout une célébration de la communauté paroissiale comme telle. Les *laïcs*, en redécouvrant la portée communautaire et sociale de leur religion ont voulu voir cette note signifiée dans le culte qui en est comme le ferment et ont exigé une «liturgie vivante». La structure paroissiale qui avait été fortement ébranlée par l'individualisme passé et qui paraissait même ne pas devoir résister aux coups portés par une conception fautive existant dans certaines formations d'Action catholique a connu un regain de vitalité. Plusieurs congrès se sont tenus autour de cette idée, pour la définir clairement et la revivifier doctrinalement. On a mieux compris que la liturgie était le ferment de cette communauté paroissiale mais on a exigé qu'elle le soit effectivement et qu'elle le signifie. Certes, d'énormes difficultés surgissent dans la réalisation de cet idéal, dont la principale est l'extension parfois inhumaine de certaines paroisses de ville qui dépassent les 50.000 membres, rendant ainsi pratiquement impossible toute atmosphère vraiment communautaire. Mais la sociologie religieuse s'occupe sérieusement de ce problème et l'on peut espérer que des solutions apparaîtront dans un avenir rapproché.

Si vraiment la messe est la célébration de toute la communauté paroissiale, il importe que la langue vivante puisse y intervenir dans une large mesure. L'autorité religieuse a compris cette exigence en

concédaient l' autorisation de doubler les lectures de la messe en langue vivante et celle, plus intéressante encore, d' utiliser un rituel des sacrements dont une large part était réservée au français. On peut s' attendre à de nouvelles mesures augmentant encore la part de la langue vivante dans la célébration de la liturgie et rejoignant ainsi une coutume si humaine de la liturgie orientale d' adopter partout la langue nationale. En fait d' ailleurs, bien des paroisses sont déjà assez avancées dans l' utilisation de la langue vivante en liturgie grâce à des formules qu' on dénomme « messe basse solennisée » ou « messe en chants français ». A l' heure actuelle, l' autorité ne peut pas encore sanctionner ces efforts. Elle les suit souvent avec bienveillance, mais seulement à titre d' expérience. Et cette prudence est très normale. On s' est aperçu en effet qu' une traduction trop hâtive des textes du rituel et du missel laissait dans l' ombre certaines nuances importantes. Le Centre de Pastorale de France s' est attaché, depuis plusieurs années à traduire parfaitement les textes liturgiques: c' est ainsi que nous possédons à présent un texte définitif de l' Ordinaire de la Messe en français. Un effort sérieux a également été tenté par les Editions du Cerf pour présenter un texte biblique irréprochable. En fait ce texte pouvait encore être amélioré et l' on y travaille activement pour l' instant. Mais le problème le plus grave n' est pas tellement celui de la traduction des lectures et des pièces du rituel: la traduction des pièces de chants soulève de très grandes difficultés. Il est impossible de garder les mélodies grégoriennes pour les adapter à des textes français: le génie de cette langue n' est pas celui du latin et ne s' adapte pas aux mélodies grégoriennes faites pour le latin. Nous n' aurons donc de liturgie en français que le jour ou un chant vraiment beau et religieux sera découvert, qui pourra soutenir des français. On travaille activement à la chose et le nom du R. P. Gelineau est actuellement celui qui revient à l' esprit le plus facilement dans ce long travail.

C' est donc un travail de longue haleine qu' il faut poursuivre pour rendre la liturgie en langue vivante, travail, très délicat qui doit pouvoir freiner les curés impatientes tout autant que calmer les grégorianistes rivés aux formes anciennes. La réussite de ce travail sera incontestablement une marque réelle de l' éternelle jeunesse de l' Eglise.

Il est évident que le problème de la langue liturgique n' est pas le seul problème. Tout ne sera pas arrangé le jour où la liturgie se célébrera en français. C' est pourquoi, parallèlement à cet effort en vue de l' utilisation de la langue vivante, les érudits et les liturgistes examinent l' histoire des rites pour proposer une réforme qui rendent à ceux-ci

leur plénitude de signification. C'est ainsi qu'au nom de l'histoire, tout autant que de la doctrine et des exigences pastorales, des projets de réforme de la messe sont déjà élaborés, ainsi que des projets de réforme des cérémonies de la Semaine Sainte. Notons ici, en passant l'influence qu'a jouée en Occident la célébration de la liturgie pascale, byzantine pour la restauration de la Vigile Pascale dans la liturgie romaine. Outre la réforme de l'avant-messe ; solidaire de celle du lectionnaire, on tend à rendre leur pleine signification aux rites de communion et de fraction du pain, même si l'on n'envisage pas encore de restaurer la communion sous les deux espèces. On envisage le rétablissement de la prière d'intercession, si traditionnelle dans l'église d'Orient et qui a disparu depuis quinze siècles dans la liturgie romaine. Ce rétablissement aurait l'avantage de modifier une conception erronée qu'on s'est faite en Occident de la partie de la messe appelée «Of-fertoire».

Il est curieux de remarquer que ces projets de réforme, bâtis sur les exigences pastorales les plus actuelles, tentent de restaurer le visage de la liturgie des tout premiers siècles, par delà les ajoutés de mauvais goût de la Renaissance et du Moyen-Age. Ainsi l'érudit se trouve en pleine unité de vues avec le pasteur le plus engagé, et c'est une constatation encourageante que ce soient les exigences pastorales qui orientent un retour vers la liturgie traditionnelle.

En expérimentant à l'avance les suggestions que contiennent ces projets de réforme, certaines paroisses témoins, tant en Belgique (Saint Hubert de Liège ou Pont de Loup) qu'en France (L'Hay les Roses, Saint Séverin de Paris) sont parvenues à recréer une communauté chrétienne authentique autour de la célébration liturgique. Rien ne se fait qui ne signifie son contenu, rien ne se chante ou ne se dit qui ne soit vrai. La revue «Paroisse et Liturgie», dont j'ai le grand bonheur de m'occuper, se charge de publier les expériences qui se font dans ces paroisses témoins et d'encourager les autres communautés paroissiales à pénétrer dans ce renouveau pastoral. Avec ses 7.000 prêtres abonnés de France et de Belgique, elle influence environ un quart des paroisses de ces deux pays.

Il me paraît hors de propos d'énumérer ici les principales réalisations de cette pastorale liturgique : elles sont trop spécifiquement latines pour intéresser directement l'Eglise grecque. J'énumère seulement quelques-unes des recettes les plus intéressantes : la célébration de la messe face au peuple, le commentaire de la messe par le diacre en langue vivante, le rétablissement des processions à la messe, etc.

Il me paraît plus intéressant de souligner les principales résonances que cette pastorale liturgique entraîne dans la conception que l'on se fait de l'Église.

Jusqu'ici catholicisme et latinité étaient deux concepts profondément unis. Depuis la destruction de l'Église d'Afrique par les Arabes l'Église romaine n'a jamais eu à dominer que sur des églises barbares, nettement inférieures à elle sur le plan simplement humain et à fortiori sur le plan religieux. C'est incontestablement un de plus beaux fleurons de l'Église romaine que d'avoir manifesté sa jeunesse d'âme en s'adaptant à la mentalité des peuples barbares et en renouvelant cette adaptation dans l'apostolat missionnaire contemporain. Il ne faut cependant pas nier que cette jeunesse d'âme n'a pas été récompensée : l'Église romaine n'a pas rencontré beaucoup de difficultés pour s'imposer aux peuples qu'elles convertissait et pour manifester sa supériorité dans l'imposition du latin et d'une centralisation très prononcée. Il serait injuste de reprocher à Rome d'avoir agi de la sorte et ce qu'on appelle parfois l'imperialisme romain a eu ses raisons d'être. Autre chose cependant la question de fait, autre chose la question de droit. Ce n'est pas parce que la latinité a été presque aussi extensible que le catholicisme que ces deux concepts sont théologiquement identiques. Ce n'est pas parce que la primauté romaine, mal comprise souvent par nos frères séparés, s'est longtemps exprimée dans une centralisation administrative et canonique assez forte, que cette centralisation doit devenir un dogme.

Or précisément, la tendance pastorale qui se manifeste dans le mouvement liturgique tend à dissocier les concepts catholicité et latinité d'un part, primauté et centralisation d'autre part. La revendication de la langue vivante en liturgie porte certes atteinte à la latinité de l'Église, mais elle exprime davantage encore sa catholicité. La résurrection de communautés locales, diocèse ou paroisse, auxquelles certains canonistes restituent actuellement le droit de créer une coutume en opposition au Droit Canon romain affaibliront certes la centralisation actuelle, mais ne diminuera en rien le dogme de la primauté : elle l'équilibrera bien plutôt en définissant, à côté de la prérogative papale, les prérogatives épiscopales et paroissiales.

On voit donc qu'il n'y a pas de petites recettes ou de petits trucs de propagande en pastorale liturgique : celle-ci va jusqu'au cœur de l'Église et renouvelle son visage. S'il est exact que le problème œcuménique est d'abord un problème de purification à l'intérieur de chaque Église, il me semble que le mouvement liturgique aura coopéré pour

sa part à la redécouverte de l'Église. Rien d'étonnant alors que les problèmes liturgiques, ecclésiologiques et oecuméniques se rejoignent profondément et qu'un théologien comme le R. P. Congar, spécialiste des questions ecclésiologiques, le soit tout autant et, pour ainsi dire, automatiquement, des questions liturgiques et oecuméniques.

3. Les Paraliturgies.

Il ne faut pas se faire d'illusions. Ce n'est pas parce que la liturgie sera célébrée en français qu'elle sera mieux comprise et plus parfaitement engagement de charité chez nos fidèles. Un renouveau sur le plan de la langue et du signe doit se doubler d'un renouveau sur le plan de l'enseignement et de la catéchèse.

Sur ce plan de la catéchèse, un cri d'alarme a été poussé, en France tout spécialement, par certains prêtres qui découvrirent, après la guerre, qu'ils célébraient la liturgie devant des incroyants de fait.

On est arrivé alors à la conception concentrique d'une action liturgique du pasteur dans sa paroisse. La liturgie sera strictement réservée à l'élite des fidèles, élite que le pasteur aura le devoir d'élargir le plus possible au point de rejoindre même la quasi totalité de ses paroissiens pratiquants. On remarque, dans plusieurs expériences, le souci délibéré de certains pasteurs d'écarter de la célébration liturgique ceux qui ne s'en montrent pas intelligents, même s'ils sont baptisés. La hiérarchie n'a pas reconnu officiellement ces essais audacieux: ils témoignent cependant d'une tendance qu'il fallait souligner: certains pasteurs réservent la liturgie aux pratiquants réguliers et rejettent dans la catégorie des catéchumènes les chrétiens non pratiquants ou pratiquants saisonniers. C'est à l'intention de cette seconde catégorie, bien particulière, puisqu'elle se compose de baptisés, que l'on traite comme des catéchumènes, qu'est né tout un réseau de «paraliturgies», ou «liturgie du seuil». C'est donc, en réalité, à la naissance d'un nouveau catéchuménat que l'on assiste ainsi qu'à l'éclosion d'une liturgie adaptée à cette catégorie de fidèles. La liturgie adaptée à ce catéchuménat sera moins la célébration du mystère chrétien dans sa plénitude qu'une initiation à ce mystère par la catéchèse.

Les premiers essais qu'on a faits en ce sens ont certes été à nîmé d'un authentique souci apostolique, mais étaient parfois de mauvais goût. Le désir de conquérir le plus de monde possible obligeait ces «paraliturgies» à se plier au goût du jour et à puiser ses sources dans le fond dévotionnel assez peu repensé. Le peu d'intelligence religieuse de ces chrétiens déchristianisés amenait également le pasteur à con-

struire ces paraliturgies sur le schéma d'une pièce de théâtre ou d'un choeur parlé.

Des formules de ce genre ont donné de bons résultats. Elles sont encore nécessaires pour une certaine catégorie de fidèles non pratiquants. Il reste cependant que puisqu'il s'agit de liturgie du seuil, c'est le schéma liturgique lui-même, dans toute sa vigueur, qui doit inspirer la célébration de ces réunions d'initiation. Effectivement les paraliturgies qui se célèbrent actuellement rejoignent le schéma type d'une célébration liturgique : proclamation de la Parole de Dieu, homélie expliquant cette Parole, chant responsorial des catéchumènes prière silencieuse, prière du célébrant. Généralement on ajoute encore un élément plus sacramentel comme la redécouverte progressive des rites et des signes liturgiques.

Ainsi conçues, ces paraliturgies ont pour rôle de conduire le chrétien-catéchumène à la liturgie, une liturgie qu'il sera mieux en mesure de comprendre et de vivre, dont il comprendra mieux les ressources d'engagement et de charité. Elles ont rencontré un peu partout un très gros succès. là surtout où la déchristianisation s'est fait le plus sentir, et elles ont permis, même aux chrétiens pratiquants, de mieux participer à la liturgie proprement dite.

On aurait cependant tort de limiter le rôle de ces paraliturgies à la seule préparation à la liturgie véritable. Elles servent au surplus de terrains d'expériences pour une éventuelle liturgie en langue vivante. C'est dans ces paraliturgies, où il n'existe d'autres rubriques que le bon goût du pasteur, que des éléments comme des pièces de chants religieux sont essayés et expérimentés avant d'être proposés pour une éventuelle transposition de la liturgie en français. C'est là encore qu'un schéma-type de célébration, plus pur même que celui de la liturgie traditionnelle, trop alourdie d'éléments adventices, fait ses preuves et commande les projets de réforme de la liturgie elle-même. C'est là enfin que les laïcs redécouvrant les lois fondamentales de la liturgie accèdent à celle-ci avec certaines exigences de vérité et de pureté que tôt ou tard, la hiérarchie devra satisfaire.

Notons encore que cette formule de «paraliturgie» n'est pas seulement utilisée par le pasteur d'une paroisse à l'intention de ses chrétiens non-pratiquants, l'enseignement même du catéchisme en profite beaucoup. Celui-ci, au lieu d'être comme un résidu de cours de théologie plus ou moins bien adapté à l'enfant, devient une suite de célébration où la part primordiale est faite à la Parole de Dieu et au Signe sacramentel. Les enfants ne sont plus seulement des «enseignés pu-

rement passifs», ils deviennent des initiés, des catéchumènes dans toute la force du terme, même s'ils ont déjà reçu le sacrement de baptême. On pourrait signaler ici la brochure de F. Lelubre sur l'initiation des enfants à la liturgie.

On le voit, ces paraliturgies sont nées dans un climat particulier de l'Occident actuel où une grande partie des fidèles baptisés ne pratiquent plus qu'en de rares circonstances. Situation ambiguë de croyants qui ne sont en réalité que des catéchumènes et pour lesquels il convenait de créer une «liturgie» à leur portée, capable de les introduire progressivement dans la liturgie proprement dite, qui, aux yeux de nombreux pasteurs, doit être réservée, non pas aux baptisés, mais initiés, encore qu'il soit doctrinalement impossible de refuser l'accès à la liturgie à un fidèle régulièrement baptisé!

Très rapidement ces paraliturgies, nées dans un souci missionnaire, ont eu pour conséquence de créer un type de célébration tout à fait authentique qui pourra éventuellement servir de base à une réforme générale du type des réunions liturgiques actuelles. C'est ainsi que les veillées bibliques que les pasteurs créent actuellement pour l'élite de leurs fidèles, suivent le schéma-type qui a été éprouvé dans ces paraliturgies.

En cela d'ailleurs, et c'est ici l'intérêt oecuménique de cet effort, ils ne font que rejoindre le schéma des réunions de prières protestantes...schéma qui fut d'ailleurs le bien de l'Eglise catholique jusqu'au concile de Trente et qu'on délaissa à tort pour ne pas paraître ressembler trop aux réformés de l'époque. Il semble bien que l'Eglise catholique revienne par là à une physionomie plus complète de la liturgie traditionnelle: la liturgie sacrificielle étant doublée d'une liturgie catéchétique, le Christ se donnant à la communauté à la fois dans son Corps et dans sa Parole.

4. Conclusion.

Le mouvement liturgique actuel, en France et en Belgique, se caractérise par un renouveau biblique, un renouveau pastoral et la découverte des réunions paraliturgiques. Ce trois caractéristiques sont sans aucun doute des tendances réelles de ce mouvement, il serait trop optimiste de dire qu'elles sont déjà la réalité dans toutes les paroisses.

Il reste cependant que ces tendances qui se cachent sous des expériences et des formules à première vue dénuées d'importance intéressent au plus haut point les frères séparés parcequ'elles sont de véritables ressourcements de la conception de l'Eglise et que ces ressourcements vont dans un sens qui, sans aucun doute, dans le futur dialogue oecuménique, rendra le visage de l'Eglise catholique plus proche d'une tradition commune à chacune des Eglises. Puissent nos frères séparés nous aider de leurs prières pour qu'une oeuvre au retentissement aussi considérable soit menée à bonne fin.